

*Juillet 1939*

Dès que Kirsty poussait la porte des bains publics, l'odeur piquante familière du chlore mêlé à une fragrance de terre humide lui procurait toujours la même joie, même si elle la sentait tous les jours.

— Bonsoir, ma cocotte.

Maggie avait déjà posé son sac à main sur le comptoir. Elle l'ouvrit d'un claquement sec et en tira les clés avant de verrouiller la porte du bureau derrière elle.

— Bonsoir, Maggie. Il y a eu beaucoup de monde aujourd'hui ?

— Oh oui, c'était la folie. Je suppose que c'est parce qu'il a fait chaud.

La chaleur de l'été traînait encore dans l'atmosphère et, avec les produits chimiques, l'air était comme voilé. Kirsty avait l'impression de voir le visage rouge et dodu de Maggie à travers un brouillard.

— Il y aura sans doute beaucoup d'hommes ce soir.

— Ouais, ben veille à bien tout nettoyer après eux, grimaça Maggie. J'y vais maintenant.

Elle poussa la porte extérieure et sortit dans la rue. Les mineurs venaient généralement se doucher et prendre leur bain le vendredi soir pour se débarrasser de la crasse de la mine avant de rentrer chez eux après un petit détour par le pub. Le travail de Kirsty consistait à laver à grandes eaux

les marques noires qui barraient les carreaux au niveau de la surface du bassin après leur départ. C'était un travail salissant, mais qui comptait ses récompenses. Pa serait là. Il venait avec ses camarades, dans un brouhaha de fanfaronnades et de blagues obscènes, mais il ne manquait jamais de lui adresser un clin d'œil amical au passage. Pendant qu'ils se douchaient, Kirsty se tenait le plus loin possible d'eux. Elle s'occupait en nettoyant les couloirs du bâtiment ou en décrassant les toilettes, tout pour éviter qu'ils croient qu'elle dévisage leur nudité, bouche bée, ou cherche à espionner leurs bavardages grossiers. À quatorze ans, elle était facilement gênée par leurs allusions.

Mais dès qu'ils partaient, leur peau noircie miraculeusement redevenue pâle, elle profitait de son petit moment à elle, à elle et Pa. Lorsqu'ils disposaient de la piscine rien que pour eux, elle avait le droit d'y nager.

Elle regarda sa montre et fronça les sourcils en ouvrant le placard des produits et des instruments de nettoyage. Elle en sortit le seau en métal qui grinça sur le sol en résonnant dans le silence. Il était plus de dix-sept heures et les mineurs auraient déjà dû être là. Il n'y avait sans doute pas de quoi s'inquiéter. Le porion avait dû les retenir, ou bien ils avaient dû s'enfoncer dans la mine plus profondément que d'habitude et il leur fallait plus de temps pour remonter à la surface.

Elle porta le seau jusqu'à l'évier et le remplit d'eau chaude. Puis elle fouilla dans sa poche pour en tirer le sac de flocons de savon qu'elle y avait rangé plus tôt. Elle râpait toujours le savon carbolique chez elle afin qu'elle n'ait qu'à en verser un peu dans le seau avant de remuer le mélange jusqu'à ce qu'il épaississe. Elle retourna chercher le balai et la serpillière, trempa cette dernière dans l'eau savonneuse et la tordit pour éliminer l'excédent de liquide. Lorsqu'elle aurait terminé de laver les toilettes, les mineurs seraient arrivés. Ensuite,

elle pourrait se réfugier derrière les gradins pendant qu'ils prendraient leur bain dans la piscine.

À dix-sept heures trente, personne n'avait encore fait son apparition. Elle fit de son mieux pour refouler les frissons d'anxiété qui lui remontaient dans le dos. Malgré sa détermination, elle ne pouvait pas s'empêcher de s'inquiéter. Parce qu'elle avait perdu sa mère très jeune, elle craignait plus que tout de perdre aussi son père. Le travail de mineur était si précaire – toutes ces journées sous terre avec ces explosifs et le risque permanent d'un effondrement des boisages ou d'une chute de pierres.

— Ne sois pas sotte, Kirsty, disait son père chaque fois qu'elle lui faisait part de ses préoccupations. Les mines d'Hamilton sont parfaitement entretenues. Depuis ma naissance, il n'y a pas eu un accident.

Toutefois, cela ne la rassurait en rien. Il suffisait toujours d'une erreur de calcul, d'un pas de travers.

Comme elle avait terminé le ménage des vestiaires, elle se rapprocha de la piscine. En général, elle aimait se retrouver seule dans l'espace caverneux où elle pouvait jouir du silence, de l'étendue bleu-vert de l'eau, de la surface lisse qui l'attirait comme un aimant. Quand il était plus jeune, son père nageait souvent, et il lui avait confié que chaque bassin possédait son propre goût. L'eau des bains d'Hamilton était douce et sucrée ; les bains de Motherwell, où il avait appris à nager à l'adolescence, étaient plus acides. C'était indubitablement une question de taux de produits chimiques mais, pour Kirsty, c'était plutôt une source d'émerveillement.

Elle se pencha par-dessus la margelle et laissa traîner ses doigts dans l'eau en formant de petites rides. Lorsque la piscine était envahie par les nageurs, l'eau se soulevait en vagues, comme un chaudron de soupe qui bouillonnait. Il était difficile de croire qu'une masse aussi turbulente pouvait à cet instant afficher une telle sérénité. Elle se glisserait bientôt dans cette eau calme, ravie de sa fraîcheur

délicieuse, enveloppée comme dans une étoffe de soie. Elle adorait nager : cela chassait sa tristesse ; cela calmait son anxiété ; cela apaisait ses colères. Elle avait commencé à apprendre à nager après la mort de sa mère, et son père avait pris deux ou trois tours de garde de maître-nageur pendant les fins de semaine. Au début, Kirsty s'était bornée à rester du côté où elle avait pied, laissant les vaguelettes lui lécher les hanches, trop timorée pour se joindre aux autres nageurs. Papa s'asseyait sur le bord et la contemplait d'un regard embué – quand il ne se tenait pas la tête dans les mains, sans la voir. Un jour, il était sorti du vestiaire en maillot de bain et avait descendu l'échelle pour la rejoindre.

— Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, ma puce, avait-il déclaré alors qu'elle montait et descendait dans l'eau en frappant la surface avec ses paumes.

Il l'avait prise dans ses bras pour l'allonger sur l'eau, sa main puissante sous son ventre.

— À présent, bouge les jambes.

Elle avait exécuté un mouvement circulaire et il s'était mis à rire. Pour la première fois depuis des mois.

— Tu n'es pas en train de faire du vélo. Regarde-moi.

Il l'avait lâchée, avait empoigné la barre qui faisait le tour de la piscine, étendu les jambes, et les avait battues dans l'eau à un rythme régulier. Kirsty l'avait imité, agrippée à son tour à la barre.

— Voilà, c'est beaucoup mieux. Bien joué, ma fille.

Le sourire encourageant de Papa lui revint en tête à travers toutes ces années. Après cette première fois, il l'avait encouragée à nager dès qu'il le pouvait. Le vendredi soir, après le bain des mineurs, l'endroit était à eux. Au bout de quelques mois, elle nageait correctement, d'abord dans la largeur du bassin, puis sur la longueur. À présent, elle maîtrisait toutes les nages, et elle savait aussi tourner sous l'eau avant d'entamer une nouvelle longueur ou plonger comme une fusée. Son père lui avait dit qu'elle était douée, comme lui.

Mais où était-il passé ? Où étaient-ils tous ? L'horloge marquait six heures moins le quart. Ils n'avaient jamais été autant en retard. Dans la piscine, l'air s'était épaissi et le souffle de la jeune fille restait bloqué dans sa gorge.

Alors qu'elle s'en retournait vers les vestiaires, le cœur battant la chamade, elle entendit claquer la grande porte extérieure. Une vague de soulagement l'envahit. Enfin. Elle imaginait déjà les mineurs qui se déversaient dans le hall, en train de râler contre une crise de dernière minute qui avait grignoté leur temps libre, impatients de retirer leur combinaison pour profiter du jet d'eau chaude. Mais lorsqu'elle s'approcha de la porte, il n'y avait qu'une personne. Et ce n'était ni Papa ni les autres hommes.

— Ah, c'est toi Maggie. Aurais-tu oublié...

Devant l'expression de Maggie, les mots moururent dans sa bouche.

— Kirsty, commença Maggie en tendant la main pour rapprocher la jeune fille d'elle. Il y a eu un accident.

Elle avait le visage aussi blanc que les carreaux.

— Noooooon !

Si elle criait assez fort, elle pourrait peut-être empêcher Maggie de lui raconter quoi que ce soit ; elle pourrait bloquer ses paroles jusqu'à ce qu'elles cessent d'exister. Alors, Maggie lui adresserait un sourire en admettant qu'elle avait oublié ses clés, ou son pull... ou qu'elle avait oublié de lui dire quelque chose. Mais pas ça, non, pas ça. La chose qu'elle craignait par-dessus tout.

Le sol bascula sous elle et elle tendit la main vers le mur pour rétablir son équilibre. Maggie s'empara d'une chaise et la poussa doucement dessus. Ses sourcils étaient séparés par deux profondes griffes.

Kirsty ravala une montée de bile.

— Que s'est-il passé ? murmura-t-elle comme elle le put.

— Je crains de ne pas savoir grand-chose. Je suis passée au Black Bull en rentrant juste pour demander à

mon Archie ce qu'il voulait pour dîner, mais je n'ai pas pu entrer parce que tout le monde se précipitait hors du pub. La rumeur, c'est qu'il y a un feu aux houillères, dit Maggie, encore sous le choc. J'ai pensé que tu voudrais être au courant, ma grande.

Le genou de Kirsty s'était mis à trembler de manière incontrôlable. Maggie posa une main dessus pour le calmer.

— Veux-tu m'accompagner là-bas ?

Kirsty opina sans un mot. Elle n'arrivait plus à respirer, comme si une chape de plomb lui écrasait la poitrine.

— Viens. Maggie l'aida à se lever, l'entoura d'un bras et la conduisit hors du bâtiment.

Tandis qu'elles remontaient en titubant Saffronhall Lane et Montrose Crescent, Kirsty fut vaguement consciente de la présence des gens qui se joignaient à elles. En les dépassant, Mme McKay, qui vivait un peu plus bas dans Beckford Street, leur jeta un regard inquiet et le bruit de ses talons sur les pavés s'accéléra étrangement. M. McKay travaillait avec son père à la mine. Un peu plus loin devant, Kirsty aperçut les Pattison. Elle était allée à l'école avec Jamie dont le père aussi était mineur. Ils étaient si nombreux ! Elle comprit que tous les hommes qu'elle s'était attendue à voir aux bains publics étaient à présent piégés sous terre par le feu, peut-être étaient-ils morts. Elle sentit l'odeur de sa propre sueur et de sa peur. Il y avait tant de manières de mourir quand vous travailliez dans les entrailles de la terre : étouffement, noyade, coup de grisou, sans parler d'être enterré vivant, certainement la pire de toutes les possibilités. Chaque nouvelle perspective secouait de frissons glacés son corps.

Plus ils se rapprochaient de la mine, plus la foule était compacte. Les mères traînaient des marmots qui braillaient derrière elles ; d'autres poussaient des landaus ou portaient un bébé enveloppé dans leur châle. De jeunes femmes au visage marbré de larmes avançaient, bras dessus bras

dessous, sans un bruit dans la rue. L'odeur de la fumée se faisait de plus en plus âcre et épaisse, et Kirsty sentit son ventre se nouer lorsqu'elle aperçut la fine spirale au loin. C'était bien un incendie – et il continuait probablement à faire rage. Malgré la multitude de spectateurs, la scène restait étrangement calme. Personne n'osait parler, mais il était évident qu'ils partageaient la même appréhension. Tout ce que Kirsty entendait, c'était le tambourinement sourd des pas et les cris de terreur muets que chacun avait en tête.

Les groupes de visages aux expressions lugubres s'arrêtèrent et se mirent à parler à voix basse, d'autres se bornaient à observer avec anxiété l'entrée du puits de la mine. Une chaîne humaine s'était déjà formée pour se passer des seaux dérisoires d'eau prélevée dans des flaques.

— Attends-moi ici, ma grande.

Maggie pressa l'épaule de Kirsty et se rapprocha d'une des femmes qui se tenaient au premier rang. Pendant plusieurs minutes, elles échangèrent quelques phrases avec une intensité palpable puis Maggie revint vers Kirsty.

— Les sauveteurs de Coatbridge sont en route. Et on a prévenu les pompiers.

La gorge de Kirsty se serra.

— Cela prend bien trop de temps.

— Ne te bile pas dit Maggie. C'est peut-être moins grave que cela en a l'air.

Kirsty n'arrivait cependant pas à dissiper ce sentiment de catastrophe imminente qui l'avait saisie. Pourquoi son père n'avait-il pas choisi de travailler dans une boutique ou de servir à boire au Black Bull ? Pourquoi n'aurait-il pas pu enseigner la natation ou être maître-nageur à plein temps ? Dans la mine, le danger rôdait partout. En outre, même s'ils n'étaient pas victimes d'un accident, rares étaient les mineurs qui vivaient longtemps. Leur travail était si éprouvant, les conditions, trop dures. Les anciens qu'elle

connaissait souffraient de « bronchite noire » causée par des années à inhaler la poussière de charbon. Elle marbrait leurs poumons de cicatrices et ils avaient du mal à respirer. Même lorsqu'ils atteignaient un âge respectable, ils n'en profitaient jamais.

Mais Hamilton était une ville minière, et la plupart des hommes travaillaient dans les puits. C'était toute leur vie.

Au bout d'un moment, l'encageur apparut, un sac de taitlettes à la main. Il les étala sur le sol et la foule se précipita. Au début de chaque journée, chaque mineur se voyait remettre deux jetons en métal, un rond et un carré. Quand il pénétrait dans la cage qui l'emmenait sous terre, il confiait un des deux à l'encageur pour indiquer qu'il descendait dans la mine et à quelle heure. C'était une manière de tenir le compte du nombre d'hommes présents au fond. À la fin de son service, le mineur donnait son second jeton au moulineur qui notait l'heure à laquelle il quittait le puits. Chaque mineur avait son numéro. Celui du père de Kirsty était le 151.

La jeune fille s'avança sur ses jambes flageolantes. Pa n'était peut-être pas en bas à cet instant. Peut-être avait-il été envoyé faire une course et, à cette heure, était-il en train de revenir d'une autre mine après avoir passé la journée en sécurité dans un des bureaux. Ses yeux scrutèrent les formes métalliques qui scintillaient dans le soleil couchant : 96... 34... 23... 17... Chaque numéro confirmait la crainte la plus profonde d'une famille. L'air était déchiré de gémissements et de hoquets chaque fois que quelqu'un reconnaissait un jeton. Peu à peu, la foule se clairsemait et ceux qui *savaient* s'en retournaient sur leurs pas, le cœur brisé par le chagrin. Kirsty continua à examiner les jetons : 74... 120... 236... 149. Son estomac se tordit et elle ravala une montée de bile : 151. Pa était dans la mine. Maggie l'attira vers elle et la prit dans ses bras pendant qu'elles continuaient à attendre.



Le soleil sombra plus bas dans le ciel, éclairant le carreau de la mine d'une lueur douce. Des vagues de malaise parcoururent la foule. De temps à autre, des mots lui parvenaient : bowette, veine, boutefeu, rouleur... Des mots familiers que Kirsty avait entendus chaque fois que son père parlait de ses journées avec ses camarades dans la fosse. Ce n'est pas qu'elle y prêtait vraiment attention, mais ils s'étaient naturellement gravés dans sa tête. Elle savait à présent que son père était bien au fond à l'instant de l'accident, sans doute dans le puits n° 1. Lorsqu'elle lui avait tendu son bol de porridge le matin même, elle avait machinalement enregistré son allusion à propos de la préparation de la veine de charbon pour l'extraction prévue le lundi suivant, mais elle n'y avait pas accordé plus d'attention que ça. Elle fouilla son esprit pour se souvenir s'il lui avait dit autre chose. Il pouvait être vital de savoir où il se trouvait, mais elle n'arrivait pas à se rappeler d'autres détails. Il avait été plus prolix au sujet de la politique. Ils écoutaient la radio. Le chancelier allemand avait convoqué l'ambassadeur britannique en Allemagne pour une entrevue afin d'aborder la situation en Pologne, et Pa avait déclaré que c'était un parfait crétin. Kirsty ne savait pas s'il parlait d'Adolf Hitler ou de Neville Henderson. Quoi qu'il en soit, son père avait affirmé que la guerre était inévitable. Pendant des mois, Kirsty s'était rongé les sangs à l'idée qu'il puisse être appelé sous les drapeaux pour se battre comme son grand-père l'avait fait pendant la Grande Guerre, pour revenir blessé – ou pire. Mais à cette heure, les événements qui se tramaient en Europe lui paraissaient bien éloignés de ses soucis : le véritable danger résidait plus près de chez elle.

Une fine brise traversa la foule, ébouriffant les cheveux, faisant frissonner certaines femmes qui serrèrent leur cardigan autour d'elle. D'autres personnes les avaient rejointes, venues aux nouvelles par la grande route ou depuis le remblai du chemin de fer qui dominait les bâtiments. Les

lueurs qui se reflétaient dans la surface métallique des machines et le feu des fours de coke faisaient ressortir l'inquiétude et la terreur qui marquaient les visages.

Un murmure monta de l'assemblée.

— L'équipe de sauveteurs est arrivée, dit Maggie en montrant du doigt un groupe en combinaisons ignifugées et bottes robustes qui descendait d'un camion.

Ils portaient des masques et des bouteilles, ainsi que des lampes.

— C'est pas trop tôt, marmonna Kirsty.

Avec une lueur d'espoir, elle observa M. Fleming, le directeur de la mine, qui accompagnait les hommes jusqu'à l'entrée du puits n° 1. Puis, ils disparurent dans les profondeurs.

L'attente se prolongea.

Trop tôt, les hommes réapparurent en secouant la tête.

— La fumée doit être trop épaisse, déclara Maggie.

— À quoi sert une équipe de sauveteurs qui ne sauve personne ?

Kirsty avait parlé d'une voix si forte que quelques personnes se retournèrent.

— Ne t'en fais pas, ma grande. Au moins, les pompiers ont déjà réussi à descendre.

Maggie la serra davantage. Des hommes de la police et des pompiers de Glasgow étaient arrivés un peu plus tôt.

Kirsty se sentait si impuissante, là, à la surface, sans rien faire, sans savoir ce qui se passait tout au fond du puits ! Elle chercha à visualiser le visage de son père quand il était parti le matin même. Le coin de ses yeux était ridé à présent, et sa barbe courte était piquetée de poils gris, mais il n'avait rien perdu de son enthousiasme, heureux de rejoindre ses copains – ses camarades comme il les appelait. « Tu vois, c'est un travail d'équipe, expliquait-il. Tu veilles sur tes camarades et tes camarades veillent sur toi. »

Un mouvement de foule interrompit ses pensées.

— Les voilà !

Maggie avait les yeux tournés vers l'entrée du puits n° 1 d'où sortait un mineur allongé sur un brancard, suivi par quelques hommes éparpillés, l'air las, les yeux exorbités dans leurs visages crasseux, les vêtements couverts de poussière noire. Certains boitaient. D'autres avaient le visage rayé de ruisselets de sang. L'estomac de Kirsty n'était plus qu'une boule glacée de peur.

La foule, que l'inquiétude et la fatigue avaient jusque-là laissée apathique, parut retrouver un semblant de vie. Les gens se mirent à crier et à gesticuler. Une jeune femme, que Kirsty ne reconnut pas, s'élança à travers l'esplanade pour se jeter dans les bras d'un mineur qui posa sa tête sur son épaule tandis que tout son corps s'affaissait. Kirsty détourna les yeux en ravalant la boule dans sa gorge.

Des enfants couraient rejoindre leur père ; des familles entières s'enlaçaient ; des femmes et des hommes aussi sanglotaient. Alors que les mineurs apparaissaient les uns après les autres, Kirsty scrutait chaque visage, et le froid qui lui figeait le cœur se répandit dans ses veines jusqu'à ce que son corps tout entier ne soit plus qu'une statue de glace.

— Kirsty ? appela Maggie d'une voix lourde d'inquiétude.

Kirsty secoua la tête tandis que, sous ses pieds, son monde s'écroulait :

— Je ne vois Pa nulle part, chuchota-t-elle.